

« Merveilleux, c'est merveilleux ! »

Être beau pour reconstruire une image positive, de soi, des autres, du quartier

Avoir son heure de gloire ou même simplement quelques minutes dans un spectacle, cela peut paraître dérisoire ou prétentieux. Et pourtant, dans une création collective, c'est un élément incontournable. L'atelier théâtre animé par le Collectif 1984 et qui a débouché sur le spectacle « Merveilleux, c'est merveilleux ! » est éloquent sur cet aspect...

*« Être une heure une heure seulement
Être une heure une heure quelquefois
Être une heure rien qu'une heure durant
Beau, beau, beau et con à la fois. »
Jacques Brel, La chanson de Jacky*



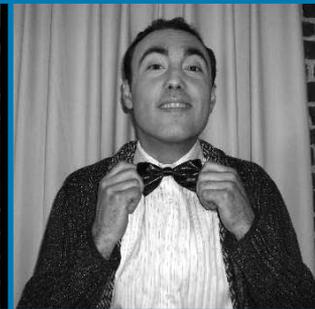
Photo : Koen Cobbaert

Lorsque la vie ne nous a pas gâtés, physiquement, intellectuellement ou socialement, les autres nous renvoient souvent une image bien négative de nous-mêmes. On se soumet alors à l'idée que nous ne sommes pas dignes de beaucoup d'intérêt, on s'empêche d'agir socialement, on se paralyse.

Dans *Merveilleux, c'est merveilleux !*, indépendamment de la beauté ou de la laideur intérieure des personnages, tout était mis en oeuvre pour qu'ils soient beaux sur scène. Le titre du spectacle n'est sans doute pas un hasard : tout devait être merveilleux. Le contexte d'un mariage, choisi pour être le centre du scénario, n'est pas non plus étranger à cette volonté des comédiens de se montrer sous leurs meilleurs atours, au-delà des formes, au-delà des âges, au-delà des conditions économiques. Il était fort tou-

chant de voir combien tous les comédiens, surtout le jour de la représentation, mettaient tout en oeuvre pour être beaux et pour rendre beaux les autres. On avait fait venir une vraie maquilleuse, on ne badine pas avec les détails... jusqu'aux photos du mariage, celles prises dans les coulisses de la représentation, les plus belles sans aucun doute, parce que l'essentiel est en général invisible pour les yeux du spectateur. L'envers du décor révèle ce que le spectacle suggère : il s'est passé autre chose entre les comédiens et les comédiennes qu'une simple représentation théâtrale.

Le sujet du spectacle était les médisances, les moqueries, les non-dits (*voir encadré*). Tout ce qui fait qu'une personne se sent diminuée. Dans le quartier Ransfort, à Molenbeek près du canal, la rue renvoie bien



Photos : Koen Cobbaert

Le scénario

Deux familles, la famille Martens et la famille Prado, se rencontrent lors des noces de leurs enfants, Huguette et Charles. Cela démarre très musicalement : c'est une joyeuse bande de violonistes, petits et grands, qui ouvre la réception de la noce. Ils font tournoyer les mélodies d'un morceau traditionnel turc. Les archets brûlent la corde, les doigts frappent jusqu'à l'incandescence. Et les sons des violons font tourner la tête aux jeunes mariés et à leurs invités. Des langues se délient. Préjugés, médisance, différence sociale. *Merveilleux, c'est merveilleux !* : une histoire de rancœur ? une histoire de cœur ?

souvent une image 'désolée'. Et cette volonté pour les acteurs de s'afficher avec fierté au travers de leurs personnages, c'était comme une manière de braver le destin, de montrer leur détermination à ne pas se laisser aller à la laideur du quartier, de la vie, de l'image qu'on leur renvoie trop souvent. Ils étaient clairement déterminés à donner une image plus positive de leur quartier parce que l'image qu'il renvoie est un peu le reflet de ses habitants.

Merveilleux, c'est merveilleux ! n'était pas la réalisation d'un spectacle ex nihilo. Le groupe a voulu l'inscrire dans la vie du quartier. Dans l'obstination à vouloir faire aboutir le spectacle, il y avait la détermination à dire que même si le quartier est dénigré, il est quand même possible d'y réaliser quelque chose, de passer au-dessus des barrières



Photo : Koen Cobbaert

culturelles, linguistiques et de l'âge. La représentation a eu lieu le jour de la fête du quartier, à l'initiative de la maison de quartier *La rue* qui a pignon sur rue, dans un lieu inhabituellement investi, *La Fonderie*, musée de l'industrie et du travail, tout un symbole pour un quartier où le taux de chômage est très élevé. Et la fin du spectacle amenait le public vers le lieu de l'inauguration d'une oeuvre collective accrochée à la façade d'une ancienne huilerie. Ces aspects, secondaires au premier abord, étaient une manière de se réapproprier l'espace public, une manière d'être acteur dans le quartier pour exprimer sa détermination à le changer. Changer son environnement, c'est peut-être aussi accep-

ter de changer soi-même. Dans un processus de création collective, le contact, entre des personnes parfois fort différentes, force le changement.

La volonté des animateurs était bien de se mettre au service du projet que le groupe propose ou suggère. La difficulté est toujours de préciser ce projet, de situer l'urgence pour les acteurs ou pour le groupe de monter sur scène. Il y a bien souvent conflit entre les deux. Dans le cas présent, il y avait un décalage entre les plus jeunes et les plus âgés, et c'est bien dans la conciliation de ces conflits que réside une grande part de l'intérêt de la démarche de création

collective. Comment allons-nous trouver un terrain d'entente ? Le sujet, la thématique, l'histoire va fédérer les participants. Et c'est parfois bien au-delà du discours que l'on va déceler l'intérêt commun. Il se précise dans le processus de création et se vérifie le jour de la représentation.

Nous l'avons vu dans le conflit qui a conduit un des jeunes à 'claquer la porte' et à revenir 'par la fenêtre' pour faire quand même la régie pendant les répétitions... parce qu'il était important pour lui d'être là... utile à quelque chose.

Nous l'avons vu dans les rapports corporels lorsqu'un petit massage permettait de faire baisser le trac avant la représentation.

Nous l'avons vu dans les regards complices, tendres, presque maternants chez 'nos dames', qui témoignaient du bonheur d'un groupe qui

Photo : Koen Cobbaert



arrive à une réalisation dans un contexte quotidien où le chacun pour soi domine.

Nous l'avons vu dans la bienveillance avec laquelle le groupe accueillait les quelques erreurs de texte au moment de la représentation.

Nous l'avons vu dans les nouvelles chausures que la maman avait achetées à son fils pour son personnage même si elle n'était pas là le jour J.

Nous l'avons vu dans les difficultés à mener un atelier avec un enfant qui ne parlait pas français – ou plutôt avec un groupe et des animateurs qui ne parlaient pas flamand – mais qui était là, avec sa guitare, sous les projecteurs...

Si le théâtre-action a pour volonté notamment de faire que les gens soient acteurs de la vie sociale, il faut bien souvent commencer par redonner confiance, mettre en évidence les singularités de chacun et pousser à poser l'acte théâtral final, la représentation, malgré les obstacles. Dans un processus de création collective, il y a presque chaque fois un moment de doute profond, incontournable, et il est important parce que c'est lui qui va ancrer, dans la mémoire des acteurs, l'idée que lorsque tout semble foutu, la force collective nous permet d'arriver à un dépassement.

Max LEBRAS
Naïma OURIAGHLI
Collectif 1984

Infos et contact :

Site : www.collectif1984.net

Courriel : 1984@skynet.be